

L'anthropologie interprétative
Clifford Geertz (1973) *Bali, interprétation d'une culture*, Gallimard.

- L'anthropologie interprétative

La **notion de science sociale interprétative** vient de **Max Weber**. Max Weber a repris une **distinction** des sciences sociales allemandes entre **l'explication (sciences de la nature)** et la **compréhension (sciences humaines)**. Weber est considéré comme le théoricien de la compréhension : son travail vise à allier la compréhension (l'anthropologue a une **connaissance des motifs et des buts que les hommes confèrent à leurs actes**) et l'établissement de rapports de causalité. On parle de « **compréhension explicative** » .

Parsons aux Etats-Unis va reprendre cette idée et assigner à deux étudiants l'étude de la culture selon les perspectives weberiennes. Clifford Geertz est l'un d'eux. Mais il va s'éloigner de Weber et chercher à interpréter les systèmes symboliques en termes de « **stylistique** », c'est-à-dire comme **processus actif de construction de sens**. Geertz va être attentif à la notion de sens, la culture est pour lui un monde de signification tissé par l'homme. **La culture est un système symbolique en acte**, partagé et agi en commun.

Culture : « un modèle de significations incarnées dans des symboles qui sont transmis à travers l'histoire, un système de conceptions héritées qui s'expriment symboliquement, et au moyen desquelles les hommes communiquent, perpétuent et développent leur connaissance de la vie et leurs attitudes devant elle » (Geertz). Dans la culture, ce sont les **formes symboliques** qui vont **structurer l'expérience vécue** des individus.

Symbole : « tout objet, acte, événement, propriété ou relation qui sert de véhicule à un concept » (Geertz). Exemple de Formes symboliques = le calendrier qui va structurer le temps, les rites, les titres sociaux, etc. Les formes symboliques regroupent tout **ce qui va véhiculer du sens pour les acteurs**.

Pour Geertz, la Culture c'est moins « un ensemble de coutumes et d'institutions, que d'interprétations que les membres d'une société donnent de leur expérience, de constructions qu'ils édifient par dessus les éléments qu'ils vivent, il ne s'agit pas seulement de comprendre comment les gens se comportent, mais comment ils voient les choses ».

Autrement dit, tout son travail va être de comprendre **comment les formes symboliques sont manipulées**, comment est-ce qu'on va avec les symboles produire du sens. Ce qui intéresse Geertz, ce sont les **idées ou les valeurs implicites que l'on retrouve dans l'étude des formes symboliques**.

- Clifford Geertz

Né en **1926 à San Francisco**. Soutient sa thèse d'anthropologie en 1956 à Harvard. Terrains à **Java** (1952-1953), à **Bali** (1957-1958) et au **Maroc** (depuis 20 ans). Enseigne l'anthropologie à partir de 1960 à l'université de Californie puis à Chicago. Geertz a une place un peu à part dans l'anthropologie américaine du fait de sa **problématique herméneutique** et de ses nombreuses références à la littérature et la philosophie. Ses conceptions de la culture (comme

entité stylistique et expressive) en font un chercheur **proche du culturalisme et opposé au fonctionnalisme et au structuralisme.**

Bali, interprétation d'une culture, 1973, ouvrage sur l'île de Bali qui va permettre de poser les bases de l'anthropologie interprétative.

Savoir local, savoir global, 1986, recueil d'essais, de conférences, d'observations générales ou théoriques sur l'anthropologie, la pensée. Expose l'intérêt de s'adresser à la fois au micro social : le local, et au macro social : le global.

- Architecture :

→ 1^{ère} partie : §1 = le combat de coq comme révélateur des « passions sociales ».

→ 2^{ème} partie : §2 = L'anthropologie comme l'appréhension d'un texte littéraire.

→ 3^{ème} partie : § 3 et 4 = Ce que révèle le combat de coqs : l'ethos et la sensibilité balinaise.

- 1^{ère} partie :

Quelques mots sur le combat de coqs :

Il s'agit d'une **activité importante à Bali** qui réunit « des centaines de personnes fondues en un seul corps autour de l'arène, en un super-organisme au sens littéral du mot ». Les participants varient, **l'activité n'a pas lieu en permanence (elle est interdite).**

Geertz va s'intéresser à la **manière dont ont lieu les combats mais aussi à tout ce qui les entoure** ; notamment **les paris**. Les paris ne concernent pas seulement des individus isolés cherchant à gagner de l'argent, bien plus ils **mettent en scène l'organisation de la société balinaise et sa hiérarchie** : « Dans les parties sérieuses, il y a beaucoup plus que du gain matériel : à savoir de l'estime, de l'honneur, de la dignité, du respect ; en un mot, mais un mot lourd de sens à Bali, de la position sociale ».

Il y a donc autour des combats de coqs bien plus qu'un enjeu économique : un enjeu psychosociologique (cf. texte = virilité, orgueil, aussi l'honneur, la dignité, etc.). **Perdre** pour le propriétaire d'un coq signifie une **humiliation sociale** d'autant plus douloureuse qu'elle est publique. Derrière l'apparence d'un simple divertissement, il s'agit d'un « véritable bain de sang pour le rang social » (Goffman).

Le Combat de coqs est une **mise en scène de la culture** balinaise : il permet de comprendre ce que l'on éprouve dans la vie quotidienne. Le combat de coqs **ne va pas modifier** l'organisation sociale (les « rapports hiérarchiques », etc.), réduire les inégalités, apaiser ou attiser les conflits, mais **seulement les afficher.**

Ce combat est « réellement réel » pour les coqs seulement, pour les balinais il s'agit d'un **jeu théâtral** (il y a des morts mais que sur scène). Le combat de coqs **ne change rien mais rassemble les thèmes d'une culture, les ordonne, et les présente donc sous une certaine forme : il livre une interprétation de ces thèmes** (qui est l'interprétation que les Balinais font de leur culture). Le Combat de coqs est un « moyen d'expression » (d'où la métaphore

avec un texte proposée dans la deuxième partie). Il n'apaise pas les passions sociales, ne les attisent pas non plus, il les affiche seulement.

- 2^{ème} partie.

Geertz va faire une **critique radicale des sciences sociales conventionnelles** qui se sont construites sur le modèle des sciences dures en prétendant à l'objectivité par l'élimination de la subjectivité du chercheur. A contre-courant des concepts généraux, Geertz **refuse l'explication des faits sociaux en des termes extérieurs à la culture locale** : chaque culture doit être interprétée dans ses propres termes. Tout l'enjeu consiste à **remplacer l'explication par la compréhension** (donc à être davantage attentif au point de vue des personnes étudiées) : l'anthropologue doit **lire « par dessus l'épaule des indigènes »** plutôt que d'essayer « d'entrer dans leur tête » (ne pas essayer par exemple de retrouver des « structures »).

Geertz va proposer d'abandonner les métaphores qui renvoient aux sciences dures (« disséquer un organisme, faire un diagnostic d'après un symptôme ») pour **utiliser des métaphores de style littéraire** :

- **La métaphore du jeu.** La vie sociale est analogue à un jeu avec ses règles, ses stratégies. Peut être un **jeu théâtral** (Cf. 1^{ère} partie).
- **La métaphore du texte.** La **vie sociale est un texte à interpréter**. Les sociétés ont leur propre interprétation d'elle même, c'est cette interprétation qu'il faut retrouver. L'anthropologue va considérer les concepts par lesquels se pense une société, pour ensuite les traduire dans le jargon scientifique. La compréhension est donc synonyme de **traduction** : il ne faut pas plaquer les concepts scientifiques sur une société.

L'anthropologue ne doit plus expliquer une culture (donc être attentif à une **mécanique sociale**) mais **appréhender celle-ci comme un texte littéraire** (donc être attentif à la **sémantique sociale**). Il faut lire la culture comme un texte, c'est-à-dire **ne plus chercher à déchiffrer un code**, trouver une logique sous-jacente (comme par exemple Lévi-Strauss qui recherchait une structure), **mais comprendre comment les formes symboliques sont manipulées** (comment le texte est-il organisé ?) **pour produire du sens** (qu'est-ce que dit le texte ?).

- 3^{ème} partie.

Le combat de coqs est un texte sur la culture Balinaise. Que dit ce texte ? Qu'apprend-on dans ce texte sur la culture balinaise ? **Tout l'effort consiste à s'intéresser aux formes symboliques** qui vont structurer les rapports sociaux. **Bali est le terrain d'une ritualisation importante des rapports sociaux qui font penser à un jeu théâtral** : on y retrouve tout un système de convenance, une politesse calculée, etc.

L'esthétisme des rapports sociaux ressort comme un trait fondamental de cette culture : les actes des hommes **doivent plaire à Dieu par la beauté**. D'où l'importance accordée à **l'étiquette** : « l'étiquette est une forme de danse, la danse une forme de rite, et le culte une forme d'étiquette [...] tout célèbre l'extérieur, l'artificiel, l'apparence étudiée des choses. On exalte les formes » (Geertz). Les Balinais sont appréhendés par Geertz comme des acteurs : ce qui compte ce sont les rôles qu'ils jouent et la scène sur laquelle ils jouent ces rôles.

Geertz peut observer une véritable **théâtralisation de la vie sociale** et l'émotion particulière qui lui est liée : **le trac** (crainte légère mais permanente de la **perte du contrôle de soi**, crainte du faux pas **à cause de l'extrême ritualisation des rapports sociaux**).

A priori on peut s'interroger sur le contraste surprenant entre la culture balinaise qui se caractérise par la politesse, la retenue, la maîtrise de soi **et les combats de coqs** où deux animaux se massacrent, et où la perte d'un combat va rendre les hommes fous (gros paris, le propriétaire peut déchiqueter son coq s'il perd, etc.).

Pour comprendre ce contraste, Geertz va s'intéresser aux rapports entre le Balinais et son coq. Ce rapport est très étroit et procède d'une véritable **identification du Balinais au coq** (Geertz le remarque suite aux nombreuses plaisanteries obscènes faites autour des coqs). Le coq constitue le **symbole de la masculinité** (activité masculine). Le Balinais passe un temps fou avec son coq. Mais à l'inverse le coq constitue **aussi l'opposé de l'humanité : la bestialité**. Les Balinais sont dégoûtés par tout ce qui rappelle l'animalité (par exemple, il est interdit pour les enfants de ramper parce que ce comportement rappelle la bestialité, à la puberté on lime les dents des enfants pour qu'elles ne ressemblent pas à des crocs, les démons sont représentés par des formes animales, etc). Les animaux sont très mal traités par les Balinais, ce qui révèle une sorte de phobie. Quand le Balinais s'identifie à son coq, il ne s'identifie pas seulement à un moi idéal : il y a une part de fantasme puisqu'il s'identifie aussi à ce qu'il déteste le plus.

Le coq représente le moi : aussi bien le **moi idéal (masculinité) que le moi tabou (bestialité)**. A priori le combat de coq semble contraire à la culture balinaise faite de retenue, en fait c'est l'autre versant de cette culture, ce qui va permettre aussi de mieux la comprendre.

Le Combat de coqs ne fait pas seulement qu'exprimer quelques émotions, mais **dit à partir de quoi la société est bâtie**. Le combat de coqs est un texte qui va exprimer la passion et les émotions dont est faite la vie balinaise. En même temps, le combat de coqs **va dévoiler des sentiments qui d'ordinaire restent cachés derrière l'étiquette**, la théâtralisation des rapports sociaux (la jalousie, la cruauté, la fureur, l'orgueil, etc.).

De ce fait assister aux combats de coqs consiste en une **sorte d'éducation sentimentale**. A travers le combat, le Balinais va découvrir sa propre subjectivité. Le Balinais va y **apprendre l'ethos et la sensibilité de sa culture**, et va découvrir que cet ethos et cette sensibilité **peuvent s'exprimer dans un texte particulier** : le combat de coqs. Pour Geertz : **toute culture** va développer une cohérence interne présentant à la fois **un aspect cognitif** (une vision du monde) et **un aspect affectif et stylistique** (l'ethos : l'image que le locuteur donne de lui-même à travers son discours par lequel il va manifester un tempérament et faire ressentir à l'auditoire des passions.). Le **combat de coqs** est un texte qui **va révéler ces deux aspects**.

Le combat de coqs est un texte écrit par les Balinais sur leur propre culture où on va retrouver les aspects les plus importants de cette culture : « sauvagerie animale, narcissisme masculin, etc. ». Ce texte **va dire des choses sur la rage et en même temps sur la peur de la rage (dans une société où la maîtrise de soi compte plus que tout, la perte du contrôle de soi constitue une véritable phobie)**. Ce texte **va révéler les peurs et les fascinations de la société**. Lire ce texte, c'est saisir ces deux versants de la société balinaise, c'est apprendre ce que peut ressentir un homme dans ces combats de coqs, c'est **appréhender la sensibilité propre à une culture**.

Dans le combat de coqs, **les Balinais se disent des choses sur ce qu'est leur culture**. L'ethnologue doit s'efforcer de **comprendre comment eux-mêmes représentent leur propre culture**. Le Combat de coqs est l'expression de ce qu'un Balinais peut ressentir dans la victoire ou dans la défaite. **Le sentiment dominant est alors l'inquiétude** liée au drame qui se déroule, au dénouement du combat. Ce qui fait l'inquiétude c'est **l'aspect métaphorique du combat**. En fait, **ce sont les hommes qui s'affrontent dans l'arène**.

- Conclusion.

La **Culture est un « ensemble de texte »** : pour accéder au sens des symboles culturels, il faut que l'ethnologue apprenne l'usage qu'en font les Balinais, en lisant « par dessus leur épaule ». Il ne s'agit pas de se mettre dans la tête de l'autre, mais de lire l'interprétation qu'il donne de sa culture, la **lecture balinaise de l'expérience balinaise**.

Le combat de coqs est un texte écrit par les balinais sur leur propre culture, qui va la mettre en scène, parler de sentiments, d'émotions, de tout ce qui est ressenti par les membres de cette culture. Le combat de coqs devient **comme une œuvre d'art sur la culture qu'il s'agit pour l'ethnologue de lire**. L'ethnologue va livrer son **interprétation de cette œuvre**. Finalement l'ethnologue fait **l'interprétation d'une interprétation**. Le commentaire du commentaire que la culture fait sur elle-même. Ce qui va pouvoir **expliquer les divergences entre deux ethnologues à propos d'une même culture** (il s'agit en fait de deux interprétations différentes du même texte).

Geertz est donc un grand relativiste et va jusqu'à dire que **l'anthropologie** est presque entièrement un **discours littéraire**. Ecrire en ethnologie c'est écrire une œuvre littéraire. Il faut **convaincre les lecteurs** de l'authenticité du propos (tout repose donc sur la **force persuasive du style**).

Geertz va analyser plusieurs textes ethnologiques dont ceux de Lévi-Strauss. Pour lui, Lévi-Strauss doit son succès moins à ses découvertes, ses concepts, qu'à l'invention d'un nouveau mode de discours : le structuralisme. Le risque est alors que l'ethnologie devienne une « **simple entreprise de séduction verbale** ». Il ne faut pas que la rigueur logique soit remplacée par de belles formules littéraires.